GRAND DINER
DES CONSPIRATEURS

Aujourd'hui 6 Juillet 1790, dans la Salle des Cordeliers, rue de l'Observance.

Lettre de l'Auteur du Journal du Diable à M. de Lameth.

QUE tous les Diables des enfers obéissent à ma voix. Venez tous, fidèles aux ordres de votre historiographe, habitans des sombres manoirs, venger un affront cruel fait à votre chef.

Actuellement, Monsieur, que mes imprécations ont calmé ma colère, dites-moi, je vous prie, à quel titre j'ai mérité de votre part une injure aussi marquée ? Quoi, Monsieur, j'apprends qu'aujourd'hui même vous rassemblez aux Cordeliers tous mes confrères les écrivains du parti : j'apprends qu'on y doit porter la santé de M. le duc d'Orléans, qu'on dois y prendre d'excellentes mesures, et

vous eu m'en prévenez seulement pas ! Se peut-il que vous ayez eu assez mauvaise opinion de moi pour me croire indigne d'une pareille société ?

Non, Monsieur, apprenez à me connoître, et sachez que, puisque l'argent ne manque point avec vous, je serai toujours prêt à tout entreprendre, et pour vous et pour notre bon prince.

D'ailleurs, Monsieur, quels sont les écrivains qui vous ont plus rendu de services que mes diables ? Est-ce un Marat qui, sous le titre d'Ami du Peuple, est parvenu à s'en faire détester ? D'ailleurs, cet homme n'a que de l'effronterie, et, si j'osois vous le dire, les éloges qu'il donne à vous, à votre cher frère, à Messeigneurs Barnave, d'Aiguillon et Robertspierre, sont tellement outrés qu'ils vous font plus mal dans l'opinion publique que les vérités que les patriotes lâchent quelquefois sur votre compte.

En voilà pour un. Seroit-ce un Linguet ? Mais cet homme-là est trop connu. Son caractère vénal est si publiquement dévoilé, que tous les honnêtes gens, par cela seul qu'il est de vos amis, et celui

du duc d'Orléans, ont pris de vous et du dernier une idée toute contraire, et diamétralement opposée à celle que vous voudriez qu'il inspirât.

Celui-ci n'est donc plus à craindre pour la comparaison. Est-ce un Desmoulins? Celui-là, c'est autre chose. Comme il dit indistinctement du mal de tout le monde, et que quelquefois il a de l'esprit, il a encore auprès d'une certaine classe un certain crédit. Mais je vous en avertis, défiez-vous de ce drôle-là. Il pourroit fort bien vous tourner casaque tout-à-fait. Il branle déjà dans les principes. Nous sommes perdus s'il nous échappe. Il dévoilera toutes nos intrigues. Il dira qu'il a été votre dupe, que vous appercevant qu'il commençoit à voir clair, vous avez voulu acheter au moins son silence, mais que son caractère désintéressé lui a fait rejeter toutes propositions, et qu'il s'empresse de les dénoncer au public. Enfin, s'il est aujourd'hui des nôtres aux Cordeliers, sondez-le bien attentivement. Employez avec lui la ruse, mais une ruse bien cachée, car le matois a de la finesse, et

il vous verra venir de loin. Au surplus, vous avez pris sur vous tous ces petits soins, et jusqu'ici vous avez réussi au delà de tous nos vœux.

Quel seroit donc actuellement l'homme qui mieux que moi, auroit mérité une préférence? Danton, direz-vous? Danton ah! monsieur, permettez-moi de rire un instant sur une pareille idée. Danton! Il est plaisant celui-là. Danton, mais que diable a-t-il donc tant fait? Il a manié le district des Cordeliers comme il a voulu, il fait tous les jours des motions sur la terrasse des Feuillants. Voilà en vérité de belles prouesses pour être mis au premier rang.

Il a manié comme vous vouliez le district des Cordeliers. Eh bien, qu'en est il résulté? Que tout Paris trouve mauvais tout ce qui sort de-là, positivement parce qu'on sait qu'il en est l'auteur. Eh puis, peut-on une plus grande bévue que celle dont il vient d'accoucher ces jours derniers.

L'Assemblée Nationale en refondant les sections et en faisant un nouveau partage de Paris, a sup-

primé le district des cordeliers. Danton est le seul homme dans Paris, qui refuse d'obéir aux décret. Il veut absolument conserver son district, et, bien entendu, sa place de président. Il refuse net de se joindre à la section de Saint-André-des-arcs, et si on le laisse faire, il parviendra à priver du droit de citoyen actif par son obstination et sa mauvaise politique, tous ceux qui auront la sottise de suivre son opinion.

Il fait des motions sur la terrasse des Feuillants. Il vous le dit, monsieur, mais il ne vous dit pas qu'il n'est point écouté : et que si par hazard quelqu'un a assez de complaisance pour l'entendre jusqu'au bout, c'est afin d'avoir le droit de le huer, de le sifler, et finalement de le chasser du groupe où il veut pérorer.

Est-ce pour sa proclamation de samedi contre monsieur le Maire, que vous avez une si belle opinion de Danton? Je conviens que cela auroit pu faire de l'effet, si elle avoit été mieux tournée qu'il y eût eu quelqu'apparence motivée. Mais point

du tout, c'est une diatribe dans laquelle on ne trouve que des calomnies, et qui ne nous procurera d'autre résultat que de mettre le district des Cordeliers un peu plus mal eucore dans l'esprit des bons citoyens.

D'après tous ces portraits où vous reconnoitrez aisément le caractère de la vérité, pouvez-vous, monsieur, me refuser la justice que je réclame? Est-ce par rapport au titre de mon journal que vous avez voulu me faire dévorer un pareil affront? Apprennez, monsieur, que tous les diables dont je suis le directeur seront toujours à vos ordres et à ceux de M. le duc d'Orléans. Oui, monsieur, je prétens aujourd'hui même porter le premier en leur nom dans la société rassemblée aux Cordeliers, la santé du bon Prince qui nous soudoie si généreusement.

Acceptez en l'augure pour lui, monsieur. Vous savez que le Diable est tout puissant. Ainsi, jugez si emporté par lui, M. le duc d'Orléans n'aura pas bientôt les récompenses qui lui sont dues

Adieu, Monsieur. Je vous quitte pour aller sur le champ joindre un nouvel article à mon journal. je vais parler de notre démon. Je ne manquerai pas d'y faire figurer M. le Duc d'Orléans. Je crierai par tout qu'une société de véritables patriotes des bons amis du peuple réunie à un grand dîner le 6 Juillet, dans la maison des Cordeliers, a cru devoir engager toutes les Dames de la halle, et les habitans des fauxbourgs à aller au-devant du duc d'Orléans, pour le recevoir en triomphe.

Je dirai que la même société a proposé un prix pour l'ode la mieux faite en l'honneur de ce bon prince. Oui, Monsieur, je dirai tout cela dans mon journal, et je vous réponds même encore de vous faire haranguer aujourd'hui au dessert, et de vous faire présenter des bouquets par quelques femmes que je paierai grassement à cette intention.

Sous tous ces points de vue, j'espère monsieur, que vous excuserez ma hardiesse, et que même, lorsque nous aurons le bonheur de vous voir prin-

cipal ministre de France, sous le règne du bien aimé Louis-Philippe d'Orléans, qui, j'y compte, sera bientôt notre Roi, vous vous rappellerez,

Votre très-humble et dévoué serviteur, l'auteur du Journal du Diable.